

Homélie du 5^{ème} dimanche de Pâque de l'année A, dimanche 20 avril 2008
Paroisse Sainte Jeanne d'Arc de Versailles - Jn 14, 1-12

Dans notre représentation ordinaire de l'espace et du temps, un chemin doit mener quelque part, en un lieu qui figure sur la carte. Si je veux y parvenir, je n'ai pas d'autre choix que de prendre le temps de parcourir le chemin, dans l'espoir de parvenir un jour à destination.

Comme nous ne pouvons pas nous passer de cette manière d'organiser notre perception, nous l'appliquons spontanément à la Parole de Dieu et nous comprenons aujourd'hui du Christ qu'il est « le Chemin [qui conduit] [à] la Vérité [de] la Vie ». Nous nous disons qu'un jour, une fois achevé notre pèlerinage sur terre, nous nous retrouverons avec le Christ « dans la maison [de son] Père » pour goûter enfin la joie surabondante et « parfaite » (Jn 17, 13) qui est la sienne.

Très bien, j'entends le discours mais le fait est que ce n'est pas ce que Jésus nous dit. Sans y prendre garde, nous avons ajouté une césure au milieu des trois mots qu'il a employés pour se décrire. Jésus n'est pas « le chemin qui conduit à la vérité de la vie » : Jésus est « le chemin, la vérité et la vie ». Nous n'avons pas à mettre d'un côté le chemin et de l'autre comme à son terme la vérité et la vie.

J'en veux pour preuve la réaction de Thomas qui se représente de la même façon que nous le chemin à parcourir et le lieu auquel il est censé mener : « Seigneur, nous ne savons pas où tu vas, comment saurions-nous le chemin ? ». Quant à Philippe, il tombe dans le même panneau : « Seigneur, montre-nous le Père, cela nous suffit » ; montre-nous le terme du chemin, ainsi nous pourrions prendre la route. Philippe imagine, comme nous l'avons fait, que le chemin et le lieu sont choses aussi différentes que le provisoire et le permanent, le temporel et l'éternel.

Thomas, Philippe rêvent de la fin bienheureuse du chemin. Ils espèrent de Jésus qu'il se hâte de leur faire voir « la face de Dieu » (Ps 41, 3) et ils soupirent après ce repos définitif. Tous deux se figurent qu'avoir chaque jour à marcher plus avant est une situation de misère appelée à disparaître comme une échelle ayant fini de servir.

Jésus les détrompe et nous détrompe en répondant au premier : « Si vous me connaissez, vous connaissez aussi le Père », puis au second « Qui m'a vu a vu le Père ». En d'autres termes, le chemin et le lieu d'arrivée ne font qu'un en Dieu. Jésus demeure dans le Père pour autant qu'il ne cesse de marcher vers Lui en faisant sa volonté. Pour nous, il en est de même : tant que nous cherchons, nous trouvons (Mt 7, 7 ; Lc 11, 12) ; tant que nous marchons, nous habitons d'ors et déjà l'une de ces « nombreuses demeures du Père ».

Inutile en conséquence de chercher Dieu là où il n'est pas. La vie éternelle ne se donne pas à éprouver ailleurs que dans le temps présent. Tant que je me situe spontanément en deçà de la

rencontre avec Dieu, je m'interdis de la vivre pour ce qu'elle est : une grâce déjà offerte et à laquelle je peux consentir maintenant. La sainteté est à portée de main, il me suffit de ne plus différer le lieu et le temps de la rencontre avec Dieu, d'accepter qu'il dise vrai quand il professe demeurer déjà en moi. Une fois saisi par cette présence, je dois bien me garder de la saisir à mon tour, sans quoi je refuserais à Dieu de rester pour moi un chemin.

En cette Eucharistie, accorde-nous Seigneur la grâce de croire que tu demeures déjà en nous tel que tu es et pour l'éternité. Accorde-nous enfin de consentir à ce que notre unité demeure jusque dans la vie éternelle un chemin ouvert à la surabondance infinie de ta grâce.

Amen.